

Section I: Dynamiques du Passé Discussion et Commentaires

COMMENTATEURS

Alain Froment
Laboratoire ERMES-IRD
Université d'Orléans

Tamara Giles-Vernick
Université de Virginie

Barry Hewlett
Université de l'État de Washington

David Wilkie
Associés pour la Recherche et le Développement en Forêt

Robert Harms (Modérateur)
Université de Yale

NOTE: A la fin de cette première session de la conférence, le Dr. David Wilkie nous a fait une présentation des rôles de l'infrastructure et du commerce dans le développement économique et la conservation des ressources naturelles dans le bassin Congolais à présent. Plus précisément, il a parlé des routes en tant que procréation pour le commerce, mais également en tant que paradoxe pour la communauté travaillant pour la conservation et le développement durable. Les routes, il a noté, facilitent un développement rapide du commerce à l'échelle nationale, mais peuvent abimer les bases des ressources et les modes de vie à l'échelle régionale ou locale. Ces idées apparaîtront sous forme d'un article dans le journal «Conservation Biology.» Sa présentation, entre-temps, nous a permis de relater les points soulevés par les historiens à une discussion des défis actuels (et à venir) dans la région de Sangha, et dans le bassin Congolais plus généralement.

Barry Hewlett, Université de l'État de Washington: En ce qui concerne les routes et l'amélioration de la qualité de vie des gens, je crois qu'il faudrait se poser la question: «Pour qui»? Les résultats de la recherche scientifique démontrent clairement que l'augmentation des routes est corrélée avec une dégradation de la nutrition et un déclin de la qualité de vie des chasseurs-cueilleurs. La croissance d'une économie de marché égale l'émergence de l'inégalité — du moins pour certains groupes, alors que d'autres peuvent en profiter. Selon quels critères arrivons-nous à évaluer la «qualité de vie»? Les programmes de développement rural ont énormément de biais occidentaux pour ces genres de critères: comme «healthy, wealthy and wise» (santé, salaire, savoir). Et si on interrogeait ces idées pour voir par quels autres critères on pourrait juger la qualité des vies? Comment, alors, comprendre la diversité entre plusieurs populations? Nous avons des descriptions des différences entre plusieurs groupes...mais pour expliquer la persistance d'une telle diversité au niveau théorique? La littérature scientifique n'est pas si forte sur ces questions là...

Les résultats de la recherche scientifique démontrent clairement que l'augmentation des routes est corrélée avec une dégradation de la nutrition et un déclin de la qualité de vie des chasseurs-cueilleurs.

Alain Froment, Laboratoire ERMES, France: Je voudrais d'abord souligner l'importance de l'approche historique ici. Mais il reste quand même une lacune entre l'archéologie et l'histoire coloniale. C'est important, et cela nous apprend les dynamiques de ces milieux (par exemple, l'expansion de la forêt). Est-ce l'influence anthropique qui en est la cause? C'est là, le mérite du programme Ecologie des Forêts Intertropicales (ECOFIT), et de la paléoécologie plus généralement. Les archéologues se chamaillent un peu pour savoir si les Bantous ont apporté la métallurgie, ou bien si les Oubangiens n'ont pas également connu une expansion à cette époque. Pour comprendre le rapport entre différents groupes d'êtres humains et la forêt tropicale à travers le temps, beaucoup reste à être découvert.

Je remarque une certaine hésitation à prononcer le mot «Pygmée». J'en parle en tant que biologiste. Je veux bien les appeler «chasseurs-cueilleurs»... mais d'autres l'ont été aussi. Et eux, les «Pygmées», ils pourront abandonner ce mode de vie. La biologie a fait de ces gens des gens de petite taille, et alors une certaine discrimination pourrait persister. La littérature nous dit que deux groupes sont définis sur des modes d'exploitation différentes... mais qui ont, aussi, des différences plus profondes.

Je voudrais également suggérer les routes en tant que vectrices de maladie. La maladie du sommeil, par exemple. La colonisation était à la fois la cause et la solution de ces maladies. Ça l'est toujours (le SIDA, la Rougeole...). Et puis la sédentarisation au bord des routes n'est pas rien pour l'avenir de ces gens. Lorsqu'ils sont sur les bords des routes, ils peuvent être facilement atteints par des maladies à vecteur insecte et autres maladies parasitaires.... Un dernier effet paradoxal, puisque David Wilkie a parlé des paradoxes: lorsque les routes se dégradent, nous constatons que les pratiques de l'alimentation s'améliorent pour les habitants des forêts.

Tamara Giles-Vernick, Université de Virginie: Je voudrais poser une question alternative, particulièrement Coquery-Vidrovitch. Comment comprendre «l'histoire» de cette région? Plusieurs faits sont très contestés, et peuvent influencer la manière dont les gens se servent de ces paysages de forêt/fleuve/société. Je les appelle des cosmologies environnementale historique. La déforestation n'est pas une pratique évidente à analyser, mais elle a beaucoup de précédents. Par exemple dans l'article de Catherine Coquery-Vidrovitch nous voyons la fin de l'exploitation du caoutchouc comme étant un sursis. Mais dans mon travail avec les Centrafricains, j'ai trouvé ils voient le caoutchouc comme figurant dans une série de produits de la forêt qui étaient, à un moment donné, en vogue et qui ont fourni un accès aux produits manufacturés et autres choses. Maintenant ils

Les termes tels que "indigènes" ont des racines dans la distinction imposée entre ceux qui "appartenaient" à un endroit, et ceux qui n'y apparteniamient pas (ou bien qui n'auraient pas du y appartenir). Nous devons examiner ces termes avant de les employer.

semblent chercher un produit pour remplacer le caoutchouc, pour garantir un tel accès.

Je ne voudrais pas présenter l'utilisation de la forêt dans des termes purement économiques. Je veux simplement nous encourager à penser aux routes non seulement en tant qu'avenues d'un commerce destructeur et du développement, mais aussi comme liens positifs avec des réseaux plus larges pour le pouvoir, les rapports sociaux, et autres choses... Ces versions différentes de l'histoire peuvent s'influencer. La version qu'a la WWF-U.S. de l'histoire de Bayanga, telle que j'ai pu l'apercevoir pendant mes recherches de terrain, caractérise les immigrants comme source de la dégradation environnementale. Cette version-là s'est manifestée dans des tentatives de décourager l'immigration actuellement, et pour «criminaliser» certaines pratiques d'exploitation de la forêt. Les Mpiému, donteurs sont arrivés dans la zone de Bayanga pendant les quelques dernières années, et se conçoivent, donc, comme étant «un peuple mort» — un peuple séparé ou découpé de leur propre histoire. Ces interactions se déroulent de façons variées, rendant inutile une version principale, ou tout-puissante, de «l'histoire». Il est donc important de réfléchir, et de redéfinir nos termes... de les négocier. Les termes tels «indigènes» ont des racines dans la distinction imposée entre ceux qui «appartenaient» à un endroit, et ceux qui n'y appartenaient pas (ou bien qui n'auraient pas du y appartenir). Nous devons examiner ces termes avant de les déployer.

Les gens sont contre ce pouvoir centralisé... non pas pour rester ce qu'ils étaient (car cela s'est transformé), mais pour protéger leur patrimoine. Les spécialistes qui cherchent, et qui pensent avoir trouvé un certain dialogue avec les locaux sur la conservation doivent savoir que le dialogue implique une certaine égalité, un partenariat, alors qu'il n'y en a jamais eu dans l'histoire de cette région.

QUESTIONS, COMMENTAIRES, RÉPONSES

Catherine Coquery-Vidrovitch, Université de Paris VII, France: En ce qui concerne le fossé entre la préhistoire et l'histoire coloniale, en fait beaucoup de choses sont encore ignorées. Très peu d'historiens travaillent sur ces régions à cette époque. Dans la haute-Sangha ce que l'on sait c'est qu'il y a eu une fluidité des populations et de leurs mouvements pendant la préhistoire, la période pré-coloniale, coloniale et après. Mais la période coloniale a provoqué un phénomène de rupture; période de maladie, de disparition, etc.... On appelle cette région «le pays des rivières» et c'est vrai; cela veut dire beaucoup de gens, beaucoup de langues, de commerce; mais on constate que, dix ou quinze ans après, il n'y a plus personne. La moitié sont morts entre environ 1885 et 1920 à cause de la Maladie du sommeil surtout, et la Grippe Espagnole au lendemain de la Première Guerre Mondiale. On se trouve aujourd'hui en présence de populations qui ont des souvenirs négatifs du pouvoir de l'état (les conquérants du XIXième siècle ou autres, de l'ère coloniale). Les gens sont contres ce pouvoir centralisé... non pas par conservatisme (car tout s'est transformé), mais pour protéger leur patrimoine.

Les spécialistes qui cherchent, et qui pensent avoir trouvé un certain dialogue avec les locaux sur la conservation doivent savoir que le dialogue implique une certaine égalité, un partenariat, alors qu'il n'y en a jamais eu dans l'histoire de cette région. C'est très compliqué.

Anna Roosevelt, Musée d'Histoire Naturelle, Université d'Illinois: Pareil pour l'histoire coloniale de l'Amazonie, où j'ai travaillé jusqu'à présent! Comme Raymond Lanfranchi l'a si bien expliqué, beaucoup reste à être découvert sur l'archéologie de cette région. Il y a des excavations récentes tel le travail de Julio Mercador dans l'Ituri. Ces résultats nous donne un peu plus d'informations sur la vie des gens «Pygmoïdes». Bien souvent les squelettes ne permettent pas des identifications taxonomiques, mais toutefois nous constatons des pathologies particulières... Du point de vue «santé» nous constatons que, historiquement, l'état et la centralisation de la hiérarchie a toujours été impliqué dans la baisse de la qualité de la santé (de la vie)...en Afrique, et en Amazonie.

Catherine Coquery-Vidrovich, Université de Paris VII, France: En tant qu'historienne je dois noter que n'importe quel processus de développement implique la déforestation. Les monastères en France on détruit des forêts au Moyen Age; mais c'est considéré par les historiens comme un grand moment de progrès. La réintroduction des quelques loups dans les Alpes en Europe maintenant rend les éleveurs de moutons furieux! Aux U.S.A. la région de l'est a été défrichée. Tout cela constitue, aussi, un paradoxe. Comment ne pas faire de l'Afrique une restitution du «paradis perdu» — pour voyageurs de l'occident? Peut-être qu'une certaine destruction du «patri-moine» écologique est inévitable pour le progrès?

William Ascher, Université de Duke: Le mot «paradoxe» implique un mystère, ou bien une carence de compréhension. David Wilkie a tracé le «paradoxe» des routes, qui contribuent au développement national en dégradant la santé et les économies des habitants de la forêt. Mais peut-être que nous devrions penser en termes de négociation. C'est à dire, poursuivre un objectif veut dire en détruire un autre. En ce qui concerne la construction des routes, il nous faudra réfléchir aux réactions des différents acteurs — leurs manières de faire des choix et de prendre des décisions. Ce sera sûrement une question de consensus et de décision politique, alors il nous faudra des processus. La manière dont David Wilkie pose le problème rend l'élaboration d'une réponse un peu impossible.

Alec Leonardt, Université de Princeton: En fait, il n'y a pas beaucoup de présence de l'état dans les zones dont on discute. Tout dépend des sociétés d'exploitation forestière; l'état a beau avoir une politique

Du point de vue "santé" nous constatons que, historiquement, l'état et la centralisation de la hiérarchie a toujours été impliqué dans la baisse de la qualité de la santé (de la vie)...et en Afrique, et en Amazonie.

ou une autre — ce sera tristement hors de propos. Et l'auto-détermination? Et les droits de l'Homme? Si on ne se pose pas ces questions là, alors n'est ce pas une question des gens comme nous, qui n'habitent pas ces régions, qui prennent des décisions concernant l'avenir des Pygmées? Le sud-est du Cameroun, par exemple, n'a presque pas d'exode rurale vers les centres urbains. Autour des grands villages nous constatons le déplacement des habitants de ces zones rurales qui achètent les terres agricoles, et qui repoussent les locaux le long des axes routiers pour défricher de nouveau la forêt.

David Wilkie, Associés pour la Recherche et le Développement en Forêt: Un article récent dans le journal *Environmental Conservation* a examiné les taux de déforestation et les niveaux de revenus par personne. Les résultats de cette étude ont produit une «courbe de Kuznet,» dont l'asymptote se trouve à 3.500 dollars par tête et par an. Après ce montant là, la courbe commence à s'aplatir — la déforestation augmente, tant que la richesse des gens augmente, jusqu'à ce montant là.

Vincente Ferrer, Bank Mondiale: Et les impératives IUCN pour la conservation du bassin Congolais? Vous pourrez toujours dire que les sociétés privées obtiennent des droits concessionnaires sans les contrôler, mais on ne peut pas se permettre de s'attaquer à l'état. L'État peut contrôler ces sociétés s'il veut. À ma connaissance, tous les pays du bassin Congolais ont déjà des aires protégées.

D'autres pourraient aller plus loin vis à vis de la question suivante: ces pays-là, à leurs frais, devraient-ils développer leurs propres aires protégées pour suivre les forêts entières? D'accord, mais comment, la communauté internationale va-t-elle les assister avec un tel objectif?

ALAIN FROMENT a obtenu des diplômes de doctorat en médecine (M.D. 1978) et en anthropologie biologique (Ph.D. 1983). Il détient également des diplômes en médecine tropicale, nutrition, et direction des recherches scientifiques. Il est actuellement Directeur des Recherches pour l'IRD (Institut Français de Recherche pour le Développement), où ses spécialités régionales comprennent le Sénégal et le Cameroun, et sa spécialité thématique est l'anthropologie nutritionnelle.

Bibliographie sommaire:

- 1994. avec E. Delaporte, M. Dazza, D. Henzel, B. Larouézé. Hepatitis C in remote populations of Southern Cameroon. *Annals of Tropical Medicine and Parasitology* 88: 97-98.
- 1996. avec I. de Garine, B. Binam, J-F. Loung. 1996. *Bien manger et bien vivre: anthropologie alimentaire et développement en Afrique intertropicale: du biologique au social*. Paris: l'Harmattan-IRD.
- 1996. avec C. Hladik, A. Hladik, H. Pagozy, O. Linares, G. Koppert. *L'Alimentation en forêt tropicale. Interactions bioculturelles et perspectives de développement*. Paris: UNESCO.
- Sous presse. Décrire l'espèce humaine: anatomie ou groupes sanguins? In *La notion de race en anthropologie*, A. Ducros and M. Panoff, eds. Exotique. vol. 90: 131-138.

Alain Froment, Laboratoire ERMES/IRD, 5 Rue du Carbone, Technoparc, 45072 Orléans Cedex 2, France. Tel: 33.2.38 49.95.26. Fax: 332.38.49.95.34. E-mail; afroment@orleans.ird.fr

TAMARA GILES-VERNICK a obtenu son diplôme de Doctorat à Johns Hopkins University; elle enseigne l'histoire à l'Université de Virginie. Après un service rendu en tant que Volontaire Peace Corps en République Centrafricaine (RCA), elle a effectué ses études de terrain pour le Ph.D parmi les Mpiému du sud-ouest de la RCA.

Bibliographie sommaire:

1994. avec J.-C. Nguinguiri. *Etude sur les perceptions de l'environnement et sur l'éducation environnementale au Congo*. Rapport au National Environmental Action Plan of Congo, the World Bank, et Coopération Française.
1996. Na lege ti guiriri (On the road of history): mapping out the past and present in the M'Bres Region, Central African Republic. *Ethnohistory* 43(2).
1997. Central Africa: forestry, and East Africa: forestry. Dans *Encyclopedia of Africa South of the Sahara*, J. Middleton, ed. New York: Simon and Schuster.
- Sous presse. We wander like birds: migration, indigeneity, and the fabrication of frontiers in the Sangha basin of equatorial Africa. *Environmental History*.
- Tamara Giles-Vernick (academic year 1998-1999) Yale University, Sangha River Network/Program in Agrarian Studies, 89 Trumbull Street, New Haven, CT 06511. Fax: 203.432.5036. E-mail; tg2y@virginia.edu

BARRY HEWLETT, Professeur d'Anthropologie à Université de L'État de Washington, se spécialise en anthropologie culturelle/médicale de l'Afrique équatoriale, plus particulièrement parmi les Pygmées de la République Centrafricaine (région de la Lobaye).

Bibliographie sommaire:

1991. *Intimate fathers: the nature and context of Aka Pymgy paternal infant care*. Ann Arbor: University of Michigan Press.
1992. avec R. Bailey et S. Bahuchet. Development of the central African rainforest: concern for forest peoples. Dans *Conservation of West and Central African Rainforests*. K. Cleaver et al., eds. Washington, DC: World Bank.
1996. Cultural diversity among African Pygmies. Dans *Cultural diversity among twentieth-century foragers*, S. Kent, ed. Cambridge: Cambridge University Press.
1996. Ivermectin distribution et the cultural context of forest onchocerciasis in South Province, Cameroon. *American Journal of Tropical Medicine and Hygiene* 54: 517-522.

Barry Hewlett, Department of Anthropology, Washington State University, Pullman, WA 99164. E-mail: hewlett@mail.wsu.edu

DAVID WILKIE détient un Ph.D. en biologie de la conservation. Il est actuellement président du bureau d'étude Associés pour la Recherche et le Développement en Forêt (Associates in Forest Research and Development), tout en enseignant à Boston College. Il a plus de quinze ans d'expérience concernant les aspects socio-économiques de l'utilisation des ressources naturelles en forêt (au niveau des foyers — en Afrique comme en Amérique Latine).

Bibliographie sommaire:

1989. Impact of roadside agriculture on subsistence hunting in the Ituri Forest of northeastern Zaire, *American Journal of Physical Anthropology* 78(4):485.
1996. avec R. A. Godoy. Trade, indigenous rain forest economies and biological diversity: model predictions and directions for research. In *Current issues in non-timber forest products research*, M. Ruiz Perez and J. E. M. Arnold, eds. Bogor, Indonesia: Center for International Forestry Research: 83-102.

1998 avec J. G. Sidle, G. C. Boudzanga, S. Blake, et P. Auzel. Defaunation or déforestation: commercial logging and market hunting in northern Congo. Dans *The impacts of commercial logging on wildlife in tropical forests*, A. Grajal, J. G. Robinson, and A. Vedder, eds. New York: Columbia University Press.

David Wilkie, Associates for Forest Research and Development, 18 Clark Lane, Waltham, MA 012154-1823.
Tel: 781.894.9605. E-mail: dwilkie@msn.com

ROBERT HARMS a servi de modérateur pour cette session. Il est Professeur d'Histoire à l'Université de Yale. Il a mené des études sur l'histoire sociale et écologique de l'Afrique Equatoriale et l'Afrique de l'Ouest, ainsi que sur la traite des esclaves en Afrique.

Bibliographie sommaire:

1987. *Games against nature: an eco-cultural history of the Nunu of equatorial Africa*. Cambridge: Cambridge University Press (à apparaître en édition de poche en 1999).

1981. *River of wealth, river of sorrow: the central Zaire basin in the era of the slave and ivory trade, 1500-1891*. New Haven: Yale University Press.

Robert Harms, Yale University, Department of History, 320 York Street, New Haven, CT 06520 Tel: 203.432.0559.
E-mail: robert.harms@yale.edu